

LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE...

---> PAGE 04 * [Éléments d'une conversation](#) * HÅKAN LINDQUIST

---> PAGE 14 * [Histoires vraies de Gaza](#) * FRANÇOIS BEAUNE

---> PAGE 26 * [Les Pieds dans le soleil](#) * LAURENCE VILAINE

---> PAGE 34 * LES CHRONIQUES

* [Dans le grand cercle du monde](#)

* [La Lune dans le puits](#)

* [Jamais par une telle nuit](#)

* [Pages inespérées](#)

* BRÈVES NUMÉRIQUES



Éléments d'une c•nversati•n © Håkan Lindquist

Hist•ires vraies de Gaza © François Beaune

Les Pieds dans le s•leil © Laurence Vilaine

La Marelle remercie tous les auteurs et les traducteurs
pour leurs contributions.

La reproduction et l'utilisation des textes de cette revue
sont soumises à accord préalable. La demande est à adresser
à la rédaction.

ÉDITO

C'est déjà la troisième fois que la revue *La première chose que je peux vous dire...* paraît, proposant à nouveau trois textes inédits. Håkan Lindquist, romancier suédois très attaché à la France, possède une écriture tout en finesse, ses phrases faites de vibrations intimes et sensibles, au plus près des émotions humaines et de leurs activités. Il souhaite placer au centre de son prochain livre la ville et le port de Marseille. Il nous offre ici un extrait inédit en français de son dernier livre paru en Suède, *Trois jours et deux nuits*.

Laurence Vilaine explore des existences, avec grâce, pudeur et clairvoyance. Elle propose également un extrait inédit de son prochain roman, *Les Pieds dans le soleil*. Des êtres déplacés qui glissent dans la ville, une tension aussi palpable que la noirceur de la nuit, des mémoires défaillantes, des chuchotements qui sont des cris... Mille choses de la vie, cette vie hélas souvent malmenée, en particulier quand on est une femme.

Laurence Vilaine et Håkan Lindquist ont un air de famille : publiés chez le même éditeur, Gaïa, ils possèdent - outre des yeux clairs d'une grande luminosité ! - une semblable sensibilité face à la nature humaine, le même regard doux sur les êtres, les paysages et les objets. Et l'art de savoir écrire les silences...

François Beaune, enfin. Après avoir parcouru une douzaine de pays du bassin méditerranéen, rencontré des centaines de personnes pour recueillir leurs récits - les « Histoires vraies de la Méditerranée » - puis les écrire et les raconter encore, François Beaune s'est installé à Marseille. Arrivé au bout du voyage ? Non, car d'ici il poursuit ce projet, enthousiaste et toujours fasciné par ces fragments de vie qu'il fait partager. Pour la revue, c'est une étape à Gaza qu'il nous restitue, avec trois récits : sa manière à lui de « tenter d'incarner l'histoire présente ».

Et pour la partie « Chroniques », nous sommes heureux de faire se croiser les noms de Joseph Boyden, Magali Brénon, Jacques Jouet, Julio Cortázar, Luc Joulé, Marguerite Capelle, et, encore, Laurence Vilaine et François Beaune. Ça circule beaucoup dans ces pages, comme à La Marelle tout au long de l'année ! Beaucoup d'énergie pour un souhait, très simple : que chacun, auteur comme lecteur, se sente bien dans cette « maison ».

Éléments d'une conversation

Håkan Lindquist



« Il n'y a nulle correspondance entre notre déchéance physique
et notre cœur qui ne vieillit pas. »

François Mauriac, Le Jeune Homme, Paris, 1926.

Les deux protagonistes du roman *Trois jours et deux nuits* sont Guillaume, un grand garçon de dix-sept ans, et Marcel, son vieux grand-père du côté paternel. Guillaume a un ami proche dont il est également amoureux, Abdellah (ou Abdou). Les deux garçons vivent à Nantes. Après une dispute, Guillaume s'éloigne d'Abdou et, sur une impulsion, décide de faire de l'auto-stop. En peu de temps, il se retrouve assis dans une auto aux côtés d'un homme qui roule vers Montrichard. Quelques heures après, Guillaume se rend compte qu'il est tout près du village de son grand-père, Saint-Georges-sur-Cher, et décide de s'y arrêter. Marcel vit seul, dans la maison où lui et sa femme s'étaient installés il y a bien longtemps. Sa femme est morte il y a quelques années.

Guillaume et Marcel passent trois jours et deux nuits ensemble. C'est la première fois depuis l'enfance de Guillaume qu'ils se trouvent seuls l'un avec l'autre. D'habitude, ils se réunissent avec le reste de la famille et des amis, pour un dîner, un anniversaire, etc. À présent, ils ont réellement du temps pour parler, et ils parlent, de l'amour, du désir, et des choix importants que l'on fait dans sa vie... Ils perçoivent de plus en plus clairement qu'ils se ressemblent de bien des manières (rêves, pensées, expériences...), en dépit du fait que le grand-père a soixante-dix ans de plus que son petit-fils.

Ces trois jours et deux nuits qu'ils vivent ensemble se trouvent être aussi les tout derniers jours et nuits de la vie de Marcel... Et quand Guillaume revient à Nantes, très attristé, vers ses parents - et vers Abdou -, c'est avec une nouvelle expérience, mais aussi avec une conception plus mûre de sa vie et de sa situation.

Après le dîner, Guillaume débarrassa la table et remplit d'eau la bassine à vaisselle. Puis il agita la cafetière dans un geste interrogateur vers son grand-père. Marcel fit non de la tête mais jeta un regard sur la table.

- As-tu pris mon verre, Guitou ? J'aimerais avoir un peu plus d'eau.

- Pardon ! J'ai débarrassé un peu trop vite.

Du meuble situé au-dessus de la huche à pain, il sortit deux verres propres qu'il remplit avec la carafe d'eau posée sur le plan de travail avant de les mettre sur la table.

- Quand vous êtes-vous rencontrés au fait, toi et mamie ? demanda-t-il quand il s'assit sur la chaise la plus proche de Marcel.

- C'était à Montrichard, sur la place du Grand-Marché, quelques mois seulement avant que je sois appelé sous les drapeaux, répondit Marcel avant d'avaler quelques gorgées. Elle discutait avec une copine de Marguerite, ma sœur que tu n'as malheureusement jamais eu l'occasion de rencontrer. Je me suis juste arrêté pour dire bonjour puis je me suis attardé un bon bout de temps. Un peu plus tard, dans un café près de la rivière, l'amie de ma sœur est partie et Ophélie et moi sommes restés seuls.

- Vous êtes tombés amoureux dès ce moment-là, le premier jour ?

- Oui, je crois. Nous avions en tout cas du mal à nous séparer. Mon père m'a grondé parce que j'étais en retard, bien qu'il ne s'agisse que de quelques heures. Il était plutôt dur, pas comme les parents d'aujourd'hui.

- Papa m'a raconté un jour qu'étant petit, il avait peur de ton père...

- Oui, tu vois ! Je n'étais pas le seul à le trouver sévère.

6

- ...mais qu'il était devenu beaucoup plus gentil en vieillissant.

- En effet, c'était un changement étrange. Il n'est pas seulement devenu gentil, mais aussi... fragile en quelque sorte. Il pleurait facilement quand il était ému par quelque chose : les infos, les gens qui souffraient, les guerres et les injustices. C'était bizarre... Comme s'il rattrapait ce qu'il n'avait pas eu dans sa vie et qui lui avait manqué.

- C'est possible ?

- Que veux-tu dire ?

- Est-ce qu'on peut rattraper ce qu'on n'a pas eu ?

Le grand-père fit « hmm ».

- Peut-être pas. Pas entièrement en tout cas. C'est peut-être justement pour cela qu'on devient un peu plus fragile. Plus vulnérable. Pourquoi demandes-tu cela ? Tu es jeune, tu ne peux pas déjà être en manque de quelque chose, non ?

Guillaume réfléchit un instant.

- Je ne sais pas. Il ne s'agit peut-être pas d'un manque, mais... Parfois j'ai peur que le temps passe sans que je puisse faire quoi que ce soit. De ce que j'ai envie de faire, je veux dire.

- C'est sans doute comme cela toute la vie, répondit le grand-père. Il faut essayer d'équilibrer nos choix, régler les priorités de façon à pouvoir réaliser à la fois une partie de ce qu'on veut faire et une partie de ce qu'on doit faire.

C'est paradoxal en réalité que tant de jeunes gens
soient agités et impatientes alors qu'ils semblent croire
à une vie éternelle, ou tout du moins très longue.

Tandis que les personnes âgées, qui savent qu'elles n'en ont plus
pour longtemps, se détendent et se reposent.

Cela devrait être le contraire, non ? dit-il avec un sourire, en caressant son petit-fils sur le bras. Ce n'est pas bien de trouver déjà que le temps passe trop vite. Il s'écoulera alors à grande vitesse quand tu seras plus âgé. Tu dois essayer de changer cela.

- Changer ? Guillaume éclata de rire. Je ne peux pas modifier le temps, non ! Il se trouve ici, il est là tout le temps.

7

- Oui, bien sûr. C'est donc à nouveau une question de choix. Tu dois toi-même choisir comment remplir ton temps, n'est-ce pas ?

- Est-ce que mamie te manque ? demanda Guillaume, le regrettant aussitôt. « Mince ! Que je suis bête ! », pensa-t-il en se donnant un coup de poing sur la cuisse sans que le grand-père ne le voie.

Marcel garda le silence un moment.

- Naturellement, finit-il par répondre d'une voix basse. Chaque jour. Elle...

Il regarda à travers la fenêtre, soudain perdu dans ses pensées.

- Pardon, papy. Je n'aurais pas dû.

- Nous portons dans nos cœurs les personnes que nous aimons, dit le vieil homme. C'est ainsi. Les parents, les frères et sœurs, les amis... Ophélie, Guillaume... Tous ceux qui sont disparus. Je suis le dernier de ma génération, tu sais. Tous les autres sont partis. Je me rappelle le vide infini que j'ai ressenti quand le dernier de mes grands-parents est décédé. Le pont vers le passé - vers ma propre histoire, celle de ma famille - d'un coup disparu. Toutes les questions que je n'avais pas eu le temps de poser. Puis, bien plus tard, un autre type de vide, tellement plus triste, quand Ophélie est morte. Toutes les années que nous avons partagées, puis en un clin d'œil tout était terminé. Comme ça. Comme un souffle de vent, Guitou. Comme un souffle de vent.

Il leva la tête et croisa le regard du garçon. « Elle te manque aussi, n'est-ce pas ? »

- Oui. C'est un peu bizarre qu'elle ne soit plus ici. Et pourtant j'ai presque l'impression que...

- Qu'elle va entrer par la porte à n'importe quel moment ?

- Oui, comme si elle pouvait être là tout d'un coup.

- Je sais, dit le grand-père. J'ai souvent ce sentiment. Et je lui parle quand il n'y a personne d'autre ici.

Souriant, il se pencha vers son petit-fils. « Je suis vieux à présent, et assez fatigué. Je n'y peux rien. Mais je ne veux pas qu'on me prenne pour un fou. »

Guillaume rit.

- Il n'y a pas de danger, je crois, papy. Tu n'es pas plus fou que nous autres.

Le grand-père baissa la voix, c'était presque un chuchotement.

- Parfois je la vois, Guitou. Dehors dans le potager, ou à l'intérieur dans la chambre quand elle se peigne les cheveux. Jeune, Ophélie avait les cheveux très longs. Quand je la vois je n'ose pas dire un mot, de peur qu'elle disparaisse. Je ne fais que l'observer, le cœur cognant dans la poitrine, et je me dis qu'en réalité je ne supporte pas de vivre sans elle à mes côtés.

Les paroles du grand-père le firent penser à des bulles de savon.

Guillaume se souvenait qu'enfant, il avait essayé d'attraper les jolies bulles brillantes comme de la nacre mais elles avaient disparu, évanouies dans le néant dès qu'il les avait touchées.

Il se souvenait de la joie, puis de la déception soudaine.

- Certains disent que nous commençons à mourir dès la naissance, poursuivit Marcel, mais je trouve cette attitude inutilement sombre. Nous vivons nos vies, la mort se trouve la plupart du temps très très loin. Ophélie a disparu lentement, en quelques mois. Je savais pourtant qu'elle avait commencé. La fin. Je m'en doutais d'une façon ou d'une autre. Un petit changement un jour, je ne peux pas dire exactement ce que c'était mais je l'ai clairement ressenti. Un petit changement très significatif. Je me suis dit qu'elle me quitterait bientôt. Je le savais. Nous avions quelques bouteilles de Couly-Dutheil 1976 - un de ses vins préférés et un millésime inégalable - et j'ai décidé d'ouvrir l'une d'entre elles ce jour où j'ai compris, de façon étrange, qu'elle allait bientôt s'éloigner de moi. Elle m'a grondé - tu sais qu'elle pouvait être rude parfois - disant que c'était inutile de boire un si bon vin juste entre nous, et qu'il aurait fallu le garder pour une plus belle occasion. En même temps, j'ai remarqué qu'elle était contente et appréciait mon geste.

- Crois-tu que mamie le savait également ? Qu'il ne lui restait pas longtemps ?, demanda Guillaume.

- Je ne sais pas, c'est possible, répondit le grand-père. Je n'ai pas vraiment eu le courage d'en parler. Parfois... les pensées sont plus effrayantes quand elles sont prononcées, tu ne penses pas ? Tant qu'on ne connaît pas la réponse définitive, on peut espérer. Ophélie n'a rien dit non plus. Quelques semaines seulement plus tard elle le savait, elle aussi. Suite à la visite chez le médecin et tous les contrôles. Elle...

Il poussa un grand soupir, la tête baissée et complètement immobile pendant quelques secondes. Puis il se redressa pour regarder Guillaume.

- Elle était triste pour moi. Elle m'a dit qu'elle avait toujours cru que ce serait elle qui resterait seule après moi, ou quelque chose comme ça.

- Ça ne m'étonne pas. Qu'elle le supposait je veux dire. Tu étais plus âgé et avais travaillé dur toute ta vie.

Marcel fit un geste des bras.

- Ha ! Tu te trompes, jeune homme ! Ophélie était plus forte que moi de plusieurs façons. C'était presque toujours le cas. Et elle travaillait au moins autant que moi, peut-être même plus. Non, je ne crois pas que c'était pour cela qu'elle pensait rester la dernière.

Lentement il balaya de son regard la cuisine autour de lui.

- Le jour où elle est morte... quand Ophélie m'a quitté, j'avais du mal à rester ici, à l'intérieur de la maison, en particulier dans la cuisine et la chambre. Je suis sorti je ne sais combien de fois, dans le jardin ou traversant la rue jusqu'au hangar ou bien jusqu'au mur en pierres. Le manque semblait plus net à l'intérieur. Trop évident. La dernière fois que j'ai quitté la maison la nuit tombait. Je me trouvais de l'autre côté du mur, derrière les cages à lapins, regardant le champ. C'est alors que j'ai entendu quelque chose. Un bruit faible difficile à décrire, que je n'avais jamais entendu auparavant. Je me suis retourné et j'ai découvert un écureuil étendu sur le côté par terre près du mur. Il était blessé. Il fit une pause, le regard tourné vers le sol comme s'il essayait de faire apparaître l'image du petit animal. Il hocha lentement la tête.

- Il s'était peut-être fait attaquer par un oiseau ou un chat, reprit-il au bout d'un moment. Il était de toute évidence blessé et en souffrance. J'ai réussi à le soulever d'une main, sentant son cœur battre dans ma paume. Je devais le tuer, faire cesser cette souffrance. Mais tu vois...

Il croisa le regard de Guillaume.

- Je n'ai pas pu, Guitou. Moi, qui ai tordu le cou de poules et de lapins depuis mon plus jeune âge, je n'ai pas réussi à casser le cou de cet animal blessé. Les larmes aux yeux, je suis resté immobile, pitoyable, l'écureuil dans la main. Pensant à Ophélie qui n'était plus. Une vie terminée et une autre qui luttait dans ma main. Je... je crois avoir prononcé son prénom. Ophélie. Peut-être n'était-ce qu'une pensée. Mais à ce moment précis, l'écureuil a ouvert les yeux et a regardé droit dans les miens. Pendant une fraction de seconde nous avons plongé dans les yeux l'un de l'autre, deux êtres séparés dont les regards se croisent.

Ensuite j'ai clairement vu que quelque chose s'est éteint.
Son regard sombre a disparu comme dans un voile
de brouillard ou de fumée et le battement de cœur a cessé.
Juste comme ça...

Guillaume était très ému par l'histoire de son grand-père. Il se rappelait avoir quelquefois, enfant, assisté quand Marcel ou Ophélie tordait le cou des poules et des lapins. Cela l'avait rendu triste – surtout une fois quand l'un des plus jolis lapins avec des taches claires autour du museau et des yeux devait être tué – et étonné de voir que les grands-parents, eux, ne pleuraient pas. Comment avaient-ils pu se retenir de pleurer ? Il comprenait à présent qu'ils n'avaient peut-être pas été si indifférents que ça, qu'ils avaient sans doute ressenti du chagrin ou de la mélancolie pour ces vies éteintes.

- Tu as pensé que... c'était elle ?

Marcel haussa les épaules avec un geste désespéré de la main.

- C'était comme un message, répondit-il lentement.

Marcel s'avança jusqu'à la porte d'entrée de la cuisine et tourna la clé. Il vérifia qu'elle était bien fermée en tirant quelquefois sur la poignée, avant d'aller d'un pas traînant vers la chambre. Guillaume le suivit.

- Je dors où, papy ?

- Tu peux dormir ici à côté de moi si tu veux, dit Marcel en montrant le vieux grand lit de bois sombre. C'est ce que tu faisais quand tu étais plus jeune. Sinon tu peux dormir dans le canapé-lit à l'étage, mais il n'est pas fait. Le ménage n'est pas fait non plus d'ailleurs. Tout tombe en ruines...

- Je veux bien dormir ici, dit Guillaume d'un sourire. J'aimais ça quand j'étais petit.

- Très bien. Comme ça tu n'as pas à te compliquer la vie avec le canapé-lit et des draps propres. Il pointa un doigt vers lui. Mais n'oublie pas que je ronfle un peu. Pas tout le temps, mais ça arrive. Juste pour t'avertir.

- Oui, je me souviens de ça aussi. J'avais pourtant l'habitude de bien dormir. D'ailleurs tu as ronflé tout à l'heure pendant la sieste et je me suis endormi quand même.

Il était sur le point de dire que c'était avant tout mamie Ophélie qui avait été dérangée par les ronflements - un matin au petit-déjeuner elle avait déclaré que Marcel devrait dorénavant dormir dans le boxe vide de l'écurie s'il tenait à la vie - mais eut le temps de s'arrêter.

Il se sentit soudain ému en regardant ce **vieil homme** qui après un long mariage restait seul à **présent** dans cette grande maison et ce **grand lit**.

Il ne pouvait même pas imaginer comment c'était pour le grand-père, comment il le vivait, mais il se doutait que la grand-mère avait laissé derrière elle un vide immense dans la vie de Marcel, malgré tous les souvenirs qui perduraient, malgré tous les objets, toutes les traces d'elle, encore si évidentes.

- J'aimerais dormir auprès de toi, papy, répéta-t-il. Je vais juste finir la vaisselle d'abord.

De retour dans la chambre un peu plus tard, il vit Marcel sur le bord du lit en train de boutonner la veste de son pyjama. Ses doigts recourbés avaient du mal à saisir les boutons. Chaque geste semblait lent et laborieux.

- Tu aurais pu m'appeler, papy. Je peux t'aider.

Marcel qui semblait un peu énervé marmonna quelque chose d'incompréhensible, avant de lever le regard vers son petit-fils.

- Peux-tu me passer le gilet, s'il te plaît ? Il fait souvent froid la nuit.

Quelques minutes plus tard, quand Guillaume se glissa sous la couverture de l'autre côté du lit, Marcel poussa un long soupir.

- Ah, je suis très fatigué, Guitou. Je n'ai plus l'habitude de parler autant. Mais cela me fait plaisir de t'avoir ici, demain nous continuerons notre conversation.

- Je trouve aussi agréable de parler avec toi. Je suis content d'être venu. Dors bien, papy !

- Toi aussi, Guitou.

Il ne fallut que quelques minutes avant que la respiration

de Marcel ne se transforme en ronflements légers.
Guillaume éteignit la lampe de chevet, plongeant la chambre dans l'obscurité. Il pensa au choix de mots du grand-père, qui avait dit « notre conversation » comme si toutes leurs discussions au cours de la journée composaient une seule et même conversation.

Traduction : Annelie Jarl Ireman

Extrait du roman inédit en français *Trois jours et deux nuits* (*Tre dagar och två nätter*, Telegram förlag, Stockholm, 2013).

Håkan Lindquist

En résidence à La Marelle en septembre et octobre 2014

*Né à Oskarshamn (Suède) en 1958,
il a débuté sa carrière d'écrivain en 1993.*

On peut lire de lui en français

Mon frère et son frère (Gaïa, 2002),

*De collectionner les timbres (Gaïa, 2004) et,
en édition bilingue, Trois nouvelles au bord de l'eau
(meet, 2010). Håkan Lindquist est aussi traducteur
(du norvégien, du danois, de l'estonien, de l'anglais
et du polonais) et a écrit de nombreux articles et
nouvelles. Il intervient également régulièrement
dans des cours d'écriture créative.*

Histoires vraies de Gaza

François Beaune



« Qu'est-ce qu'une histoire vraie ? C'est une histoire courte (moins de cinq pages ou moins de dix minutes), avec un début et une fin, qui nous est arrivée personnellement ou que l'on nous a raconté, qu'elle soit drôle ou triste : quelque chose de curieux, d'intrigant, d'inattendu... C'est une anecdote importante, qui fait sens dans notre mythologie personnelle, et qu'on a envie de partager avec le reste du monde. »

L'idée du projet « Histoires vraies de la Méditerranée », initié par François Beaune lors de sa résidence à La Marelle en 2011, était de collecter, durant toute l'année 2012, un maximum d'histoires vraies dans les langues des treize pays qui bordent la mer Méditerranée, afin de créer une grande bibliothèque. Elles ont été déposées, et continuent de l'être, sous forme écrite, sonore ou vidéo. Elles ont permis de restituer, durant 2013, année Marseille-Provence Capitale européenne de la culture, diverses formes artistiques partagées avec le grand public.

François Beaune poursuit ce travail de récolte, qu'il effectue souvent lui-même, lors d'une nouvelle série de séjours, comme par exemple celui qu'il a effectué dans la bande de Gaza début 2014. Et il continue d'inviter tous les gens qu'il rencontre, ou qui lisent ces histoires, à les partager sur le site *Histoires vraies* : elles vivront ensuite leurs vies dans la collection permanente du MuCEM.

« En mai 2014, j'ai pu me rendre cinq jours à Gaza afin de lancer la collecte d'histoires vraies, en partenariat avec l'Institut Français de Gaza, le Tamer Institute, le département de langue de l'Université Al Aqsa et la Fondation Al Qatan. L'idée sera bien sûr d'y retourner un, voire deux mois en 2015 afin de poursuivre le travail en cours.

Durant ces cinq jours, j'ai eu la chance de rencontrer de nombreuses personnes, souvent jeunes, enthousiastes, qui m'ont généreusement confié les histoires de leur intimité, de leur vie quotidienne, avec l'occupation en toile de fond. J'en ai sélectionné dix, présentes sur le site www.histoiresvraies.net, qui permettent je l'espère de nous faire une première idée de la vie des habitants de Gaza, dans ce souci permanent - il me semble une des tâches de l'écrivain - de tenter d'incarner l'histoire présente.

Dans cette revue, vous pourrez découvrir trois de ces histoires vraies. »

15



© François Beauce

La première chose que je peux vous dire...

La baleine de l'OLP

Assad Al Saftawi, Mohamed Suleiman
& François Beaune



Je rencontre Ahmad Achour, le directeur, et Mohamed Suleiman, qui travaillent tous deux au Tamer Institute de Gaza, un organisme né durant la première Intifada pour pallier l'absence d'éducation classique dans les écoles.

Tamer, c'est à la fois le fruit du palmier, la datté, et le fait de fertiliser le palmier, transférer la graine du palmier mâle au palmier femelle. L'Institut Tamer, basé à Jérusalem, a sept centres éducatifs à Gaza, dans les camps de réfugiés et même un centre dans le village bédouin de Shoka, à l'extrême sud-est de la bande. L'institut s'est donné pour objectif de faire lire et de développer les talents artistiques de la jeunesse gazaouie. Un des projets est de recueillir les histoires orales des pêcheurs, des paysans qui cultivent les fleurs au nord de Gaza, etc. Je leur parle du projet de bibliothèque d'Histoires vraies de Méditerranée, d'une éventuelle et naturelle collaboration.

17

Mohamed me dit qu'il y a cette histoire de baleine qui pourrait me plaire. Une baleine que les Israéliens ont tuée en 1988, qu'ils avaient pris pour un sous-marin de l'OLP. « Demain si tu viens au centre, je te présenterai mon cousin Assad. Son père est un des deux héros de cette histoire. »

Le lendemain je me rends au Tamer Institute, et tous les travailleurs sociaux sont là, ainsi que des élèves, écrivains, peintres en devenir, et tous ont une histoire. Je les enregistre, ravi de me retrouver à la source, à un de ces puits d'histoires vraies tant recherchés.

Vient le tour du cousin de Mohamed, la vingtaine, grands yeux cernés un peu fous, casquette noire, différent des autres, comme agité de l'intérieur.

« Je m'appelle Assad Al Saftawi, et mon père se nomme Imad Al Saftawi. Dans les années 80 il tenait une librairie à Gaza, près de l'Université Islamique. Il était aussi chauffeur pour les résistants de la première Intifada. L'organisation s'appelait la Cellule des couteaux, et le but était de tuer des colons avec leurs couteaux.

« Un jour un des membres de l'organisation est arrêté. Il n'est pas très entraîné : dès la première minute il révèle tout sur l'organisation et ses membres. Les Israéliens font le tour de la ville et arrêtent tous les hommes dont mon père, qui sont condamnés à quarante-cinq ans de prison.

« Comme ils trouvent que ça fait un peu long, ils décident de s'échapper. Dans leur cellule ils creusent le béton de leur fenêtre pour en extraire les barres. Ce travail prend un mois. Puis une nuit, ils partent, pas pour fuir le pays, pour poursuivre la lutte. Ils sont six et quatre d'entre eux sont tués par les soldats dans la zone d'Al Chajahiya. Mon père et son ami Khaled Salah évitent les balles, puis décident que leur seule solution est de s'enfuir par la mer et de gagner l'Égypte. Ils s'avancent le plus au sud qu'ils peuvent et ils se mettent à l'eau. Ils nagent pendant des kilomètres, et Tsahal (l'armée israélienne) les cherche. À un moment les soldats aperçoivent comme un bateau renversé et ils se disent qu'ils doivent se cacher là-dessous, alors ils tirent, mais ce n'est pas un bateau, c'est une baleine qu'ils tuent, une baleine qui s'était égarée près des côtes de Gaza, sans savoir le danger qui la guettait.

« Pendant ce temps mon père Imad et Khaled continuent de nager vers l'Égypte. Mon grand-père, qui était un des leaders du Fatah, et avait donc des contacts partout, appelle ses amis dans le Sinaï pour que son fils et son ami soient attendus et pris en charge. Finalement ils retrouvent les deux fuyards sains et saufs, mais impossible de rester en Égypte pour eux. Le Mossad, qui a ses indics dans l'armée égyptienne, est sur leur piste. Ils s'envolent pour l'Algérie où ils seront sûr d'être en sécurité.

« Khaled Salah, l'ami de mon père, s'installe et refait sa vie en Algérie. D'ailleurs il y est encore. Mon père lui part ensuite en Syrie, et c'est là qu'il rencontre ma mère, qu'ils tombent amoureux. Il l'emmène pour leur lune de miel en Algérie, ils y vivent deux ans et mon frère Hamsa naît là-bas, puis ils retournent en Syrie, dans le camp de Deraa, au sud de Damas, puis au Soudan où je nais en 1994, l'année de la mort de mon grand-père Assad qui me donne son nom.

« Après l'amnistie d'Oslo, notre famille rentre à Gaza, et mon père continue de voyager. En 2000 il a un contrat à Abu Dhabi. Quand il revient, la seconde Intifada a éclaté. Il est arrêté. Pendant six ans il reste enfermé sans le moindre chef d'accusation. Puis ils retrouvent les vieux dossiers d'avant l'amnistie et il est condamné à dix-huit ans de prison pour avoir tué un soldat durant la première Intifada. Normalement il devrait être libéré en 2018. La dernière fois que je l'ai vu, c'était en prison, il y a neuf ans. »

À l'anglaise

Mahmoud & François Beaune



Il y a presque deux ans maintenant, me raconte Mahmoud, je me mets à échanger des mails avec une Anglaise, très blonde, très jolie, qui est déjà venue deux fois à Gaza avec une ONG. On chatte comme ça plus d'un an et on tombe amoureux.

Je lui dis qu'il faut qu'elle vienne, on a tellement envie de se voir, Gaza lui manque, elle veut vivre ici avec moi, l'idée c'est de se marier, qu'elle devienne palestinienne et moi anglais, qu'on puisse voyager, vivre libres.

Je lui écris de prendre un avion pour le Caire, que je viendrai la chercher, que je m'occupe de tout, on va entrer dans Gaza ensemble. Elle m'envoie son billet, les horaires de son vol, et puis le jour arrive.

20

Je paye le passeur et me faufile par les tunnels. Tout se passe bien. Puis pour me rendre à l'aéroport, je prends un taxi. À l'aller, de jour, il n'y a pas de problème, les militaires ne t'arrêtent pas, ne demandent pas tes papiers. On dépasse Arish, puis Ismailiah, la route traverse le Sinaï d'est en ouest, en plein désert, et je suis même en avance pour l'attendre à l'avion. On se retrouve, on est tellement heureux, elle pleure et moi aussi.

Pour le retour, les soldats égyptiens aux checkpoints vérifient les identités. Maintenant il fait nuit. À chaque barrage, le taxi me dépose bien avant, et je fais tout un détour à pied par le désert, sans voir où je vais, sans savoir sur quoi je marche, au milieu des bêtes sauvages. Je suis seul dans le sable, puis enfin je retrouve la route, le taxi. Pour elle qui a ses papiers, pas de problème, mais moi quatre fois je prends le chemin du désert et à chaque fois je me dis que je suis fou ou bien juste inconscient, que je vais mourir c'est sûr, mais il ne m'arrive rien, les serpents et les loups ne veulent pas de moi.

Enfin on arrive à Rafah, aux tunnels. Là je paye 100 dollars le passeur, pour nous faire entrer. Et là je ne sais pas ce qu'il lui prend, il explique aux gardiens que mon amoureuse anglaise en fait c'est sa sœur, je ne sais pas pourquoi il dit ça, peut-être qu'il croit que ça va tout arranger, mais si elle c'est sa sœur, moi je suis le frère de Shakira.

Ils nous laissent quand même passer, on marche dans le tunnel, sans bien voir où on va. Je tiens mon amoureuse par la main, elle s'agrippe à moi. Au milieu du tunnel, des soldats nous empoignent, des soldats du Hamas. On a été dénoncés, ils viennent nous intercepter. Ils nous menottent, nous séparent, nous emmènent en prison. Je sais qu'elle ils ne l'ont pas frappée, ils l'ont longuement interrogée, qu'est-ce que tu viens faire là, mais tu es une espionne du Mossad, etc. Par contre moi, pendant trois jours, sans dormir, je ne veux pas en parler. Enfin ils me relâchent, mais pendant plusieurs mois ensuite, une fois par semaine je dois me rendre à la prison, ils m'enferment dans la partie centrale de huit heures à dix-sept heures.

21

Depuis je n'ai aucune nouvelle d'elle. Mon père m'a fait jurer sur le Coran de ne plus entrer en contact avec l'Anglaise. Je me débrouille, j'essaie de ne plus y penser, de tirer des enseignements positifs de cette expérience qui m'a rendu plus fort.



© François Beume

La première chose que je peux vous dire...

Le fond du tunnel

Mazer Al Massri & François Beaune



J'ai toujours été un gamin intelligent, me raconte Mazer Al Massri (Mazer l'Égyptien). Le cerveau de la famille. On me poussait pour les études. Mes parents voulaient que je sois médecin. Au lycée pourtant j'étais comme tous les autres, je voulais juste une BMW, ou une Mercedes, trouver une gentille femme et avoir une maison à moi.

J'ai arrêté l'école, car j'ai raté les examens. Deux années de suite. Je n'étais pas concentré, j'avais un problème avec mes parents, avec l'autorité. Mon père a dit : tu vas conduire des camions. J'ai travaillé six mois, sept jours sur sept, même le vendredi, de six heures du matin à dix heures du soir, à ramener du sable et du ciment sur les chantiers. Des bus me doubaient, plein d'étudiants, de magnifiques jeunes filles, en route pour l'Université. Mais je ne voulais pas retourner apprendre, non j'ai juste arrêté de conduire ces foutus camions.

23

Après j'ai fait taxi. Quatre ans. À rien gagner. À bosser dur pour un autre. Juste quelques cigarettes et de l'argent de poche, voilà ce que j'avais à la fin de chaque mois. Début 2008, c'est devenu pire à Gaza, plus personne ne trouvait de travail, sauf aux tunnels (à Rafah, sous la frontière égyptienne). Moi je suis déjà grand, j'ai la haine et je dors encore chez mes parents, comme une vieille grand-mère. Mon père se moque de moi. Tous les jours il me dit de foutre le camp, d'aller trouver un boulot.

Alors un matin je vais aux tunnels. Je me mets au travail et je me sens heureux, je ne sais pas pourquoi, peut-être l'appât du gain. On peut se faire 1 000 dollars par semaine à creuser. Après vingt jours à retourner la terre, elle me tombe dessus, me brise la colonne. Pendant juste un instant je ne ressens plus rien d'autre que du bonheur. Comme si j'étais libéré de tous mes soucis. Et puis la douleur se met à circuler. Comme un courant à 100 000 volts, une force indescriptible. Ils me déterrent et me mettent dans une boîte, comme un sac de tomates, pour me sortir du tunnel. Puis me posent sur un pick-up. Pendant cinq jours je reste à moitié conscient, et puis j'entends à un moment la voix de ce putain de docteur qui dit qu'il va rester comme ça toute sa vie. Je me réveille en sursaut, lui dis qu'il rigole, et lui ordonne de me donner quelque chose pour la douleur, que c'est insupportable, que je préfère crever plutôt que de vivre ça.

Je suis à Tel-Aviv, à l'Ichilof Hospital, il a fallu trois jours pour m'emmener là, à Gaza ils ne pouvaient rien pour moi. Ils décident de m'opérer, puis deux semaines plus tard, retour de l'autre côté. La douleur devient aussi brûlante physiquement que mentalement. Mon père a peur de me regarder dans les yeux. Il a honte. Je commence un voyage, toutes ses économies, 85 000 dollars pour me faire voir au Caire, à Damas, Téhéran, Istanbul, re-Tel-Aviv, même en Chine il m'envoie, à l'hôpital de Guangzhou. Des tas de médecins qui me promettent et puis qui se dédisent. Qui tentent des choses, mais le premier avait raison. En fait il aurait fallu m'opérer dans les deux heures après l'accident.

Et j'ai passé quatre jours à attendre avant d'arriver à l'hôpital. Maintenant je m'en veux de tout cet argent dépensé pour que peut-être je remarque un jour. Avec 85 000 dollars, j'aurais pu en faire des choses.

Maintenant j'habite dans une maison au deuxième étage, sans ascenseur. Je passe tout mon temps dans ma chambre. Parfois mes frères viennent me voir après le travail. Rien de plus. J'essaie de trouver du travail, j'ai fait un film récemment. En fait je vais te dire je n'étais pas venu te raconter mon histoire mais juste passer un moment avec un étranger, discuter un peu. Ce n'est pas souvent à Gaza. Enfin bon, la voilà. Des fois je me dis que c'est le mieux qui me soit arrivé, j'aurais pu faire des bêtises, prendre les armes, tuer des gens. Quand j'étais révolté, j'en ai fait des bêtises. Peut-être que tout ça c'est pour le mieux.

François Beaune

En résidence à La Marelle de février à juin 2011

François Beaune est né en 1978 à Clermont-Ferrand et réside désormais à Marseille, après une escale à Lyon. Il est l'auteur d'Un homme luche (Verticales), et d'Un ange noir (Verticales). Un temps commissaire d'expositions collectives d'art plastique, correspondant de presse, il a créé le festival « Du cinéma à l'envers », fondé une revue d'art (Luche), un spectacle de cabaret, un site de détournement de coupures de presse Lucheactu... Le projet « Histories vraies de Méditerranée » a donné lieu en octobre 2013 à la parution de son dernier ouvrage, La Lune dans le puits (Verticales) un recueil « agencé, digressé, parasité, expliqué, enchevêtré et indexé » par François Beaune lui-même.

Les Pieds dans le soleil

Laurence Vilaine



Alida sursaute et pousse un cri, ce n'est rien, c'est juste un chien, qui l'a surprise, qui saute sur ses jambes, il semble content de la voir, jappe et quémante des caresses, elle a peur et le repousse d'un violent coup de pied dans le flanc - pauvre chien, pardon, elle bredouille, elle bégaye, pourquoi j'ai crié comme ça, en plus je le connais, j'ai oublié, comment il s'appelle ?

Le maître du chien allait répondre, mais Alida est déjà partie, fébrile, la main devant la bouche à s'excuser tout bas et à ravalier un sanglot. Le chien a couiné et retourne vers son maître qui aurait peut-être rassuré Alida si elle ne s'était pas enfuie, ou bien se serait plaint de sa maladresse, qu'aurait-il fait ? Josef s'appelle le maître, qui est désolé qu'elle ait eu ce geste-là, non pas pour son chien qui s'en est déjà remis, mais pour elle, qui semblait si nerveuse et gênée, malheureuse comme les pierres, oui, c'est comme ça qu'ils disent ici, Josef est presque inquiet. Il la regarde s'éloigner, à son tour embarrassé que son chien l'ait effrayée et de ne même pas s'en être excusé, et en plus de quoi a-t-il l'air, avec sa barbe de quatre jours, son teint rouge ou blafard, il ne sait même pas, sans miroir, quelle couleur donne l'hiver à son visage, peut-être a-t-elle eu peur de lui autant que de son chien ? Josef se sent soudain

honteux et gauche dans son corps épais que trois paletots superposés rendent informe, est-ce une pudeur imbécile qui l'envahit, oui peut-être, et puis la jeune femme était triste ; elle était aussi très belle dans sa veste gonflée de vent, il se dit qu'elle ne méritait pas sa lourdeur sur sa route, pas plus que lui ne méritait son élégance.

Alida est toute habillée de noir et ses contours s'effacent dans la nuit. Josef sait qu'aussitôt passé l'arrêt du tramway, elle disparaîtra sous le porche et filera comme une anguille, et c'est soudain comme une désolation que lui donne la perspective de cette absence, Josef est surpris de ce sentiment-là qui vient se loger dans son ventre.

Il sait aussi que dans l'embrasement du porche, elle allumera la minuterie et la rallumera une fois arrivée sur son palier, il le sait à la lucarne du quatrième étage qui s'éclaire une ou trois minutes plus tard selon qu'elle prend l'ascenseur ou monte à pied. À vivre ici, il est vrai que le vieil homme finit par être un peu au fait de la vie des gens du quartier, et tout particulièrement ceux de cet immeuble-là dont l'entrée est dans son champ de vision, il ne manque presque rien de leurs allées et venues quotidiennes. Josef sait qui habite à quel étage et avec qui, il connaît les manies de chacun, les solidarités comme les petites jalousies, et n'est pas sans ignorer par exemple qu'Alida suscite des désaccords à tous les paliers, que malgré les remontrances de ses voisins, elle s'entête à laisser la porte du porche grande ouverte. Tous lui rappellent chaque semaine que pour des raisons de sécurité et surtout la nuit, il faut qu'elle la ferme, qu'elle la pousse jusqu'à entendre l'enclenchement du loquet dans la serrure - oui, oui, promis, j'y penserai, mais elle sait qu'elle ne le fera jamais. Et Josef n'est pas dupe. Il a remarqué que les soirs où un voisin se trouve à rentrer en même temps qu'elle et prend évidemment soin de bien fermer la porte, elle redescend dès que ledit voisin s'est verrouillé chez lui pour la rouvrir. Pire, elle fait justement tout pour empêcher l'enclenchement du loquet. Josef est-il le seul à connaître son petit manège ? Cette idée lui plaît, mais à l'idée que son

sourire certains soirs dépende d'un caillou sous une porte, il rit presque de lui. Que son exigence du bonheur puisse se résumer à si peu le rassure, mais l'attriste tout autant. Oui, une lumière grise trahit un peu le méli-mélo de ces sentiments-là dans les yeux de Josef.

Le vieil homme enlève ses chaussures, les fourre chacune d'une feuille de journal bouchonnée qui les protégera de l'humidité, et les pose bien ensemble, collées contre le mur et loin du trottoir : selon les conseils de Martin, il ne prend pas le risque qu'un plaisantin se hasarde à les essayer - « imagine qu'il fasse la même pointure que toi, t'as intérêt à avoir des paires de chaussettes en stock en attendant de pouvoir t'acheter une paire de bottes ! »

L'ami Martin a souvent raison,
et Josef l'a écouté bien des fois.

Dans le renforcement qu'offre l'entrée de la banque,
à l'abri du vent, comme chaque soir il déroule son duvet.
Alida vient de traverser la rue, et il la regarde une dernière fois.

La main dans sa poche, elle rabat un pan de sa veste contre elle, cherche les grains de sable entre la doublure et le cuir, les rassemble et les écrase, ce que Josef bien sûr ne peut pas voir. Elle cherche aussi la lune, et c'est ça qu'il remarque, ses grands yeux qui scrutent le clair-obscur, il trouve beau ce geste-là du menton vers le ciel.

D'une tape sur la couverture d'à côté, Josef s'assure de la présence de son chien, puis s'allonge et croise les bras sous sa tête ; toujours il reste un instant sur le dos, et se tourne seulement quand le froid commence à anesthésier ses orteils. La lune est presque pleine comme un œuf, à demi cachée derrière un paquet de nuages, et il se dit que si ces nuages ne se rallient pas totalement à son envie de sommeil, il va en être quitte pour dormir avec la lumière. Mais il sait aussi que le dernier tramway va bientôt passer, et que peu de temps après s'éteindront les réverbères, comme dirait son ami Martin, ce sera toujours ça en moins dans les mirettes.

À peine les portes sont-elles ouvertes que la petite jeune fille se précipite dans le tramway, et comme une couverture sur ses épaules, un courant chaud l'enveloppe aussitôt. Chaque soir, elle prend la même ligne, la peur au ventre les premiers mois, un peu moins maintenant bien qu'elle voyage toujours sans titre de transport. Avec le temps, elle a échafaudé une petite stratégie pour débusquer les contrôleurs : elle se contraint tout bonnement à rester debout près de la porte centrale, juste à gauche de l'appareil à composter les tickets. De là, l'angle lui permet, à condition que le tramway ne soit pas bondé, à l'approche de l'arrêt suivant et bien avant l'ouverture des portes, de distinguer les possibles uniformes verts sur le trottoir.

À cette heure tardive, elle n'en a jamais rencontrés,
mais sait-on jamais, elle se tient prête à descendre quatre
à quatre avant que les portes soient entièrement ouvertes,
et alors, à filer comme l'éclair, la course est son point fort,
ce n'est pas par hasard qu'on la surnommait Gazelle à l'école.

Et si jamais un obstacle l'acculait sur les marches du tramway, une poussette, une personne âgée, la malveillance d'un passager, alors peut-être sa leçon au contrôleur - « Je m'appelle Joy, j'ai vingt-quatre ans, je viens du Nigeria... », elle se dit que ce recours aurait peut-être un effet salutaire, que s'il n'efface pas l'amende, peut-être fera-t-il oublier que son récépissé de la préfecture n'est pas en règle. Derrière la vitre du tramway, les arbres défilent, figurants d'un film muet, la petite jeune fille a gardé son casque sur ses oreilles. Elle se demande pourquoi on ne voit que ces arbres sur les grands boulevards, pourquoi on les rend si laids et si nus en leur coupant la tête, ils lui font penser à l'esprit malin de la forêt. Espérant tellement arriver la première, elle vérifie régulièrement l'heure sur l'écran de son téléphone, dommage qu'elle n'ait pas pu terminer son travail un peu plus tôt, chuchote-t-elle, en l'approchant de sa bouche ; même dans le tramway désormais, elle parle à son aïeule, de plus en plus souvent, chaque fois qu'elle le

peut, plusieurs fois dans la journée. Tout bas dans le micro, elle lui raconte les enfants dont elle s'occupe chaque soir, deux petites filles en bas âge, dont les parents, travaillant à l'hôpital, reviennent souvent tardivement le soir et parfois au petit matin. Pour rentrer, quand le dernier tramway est passé, ses employeurs la raccompagnent en voiture. Son arrêt approche, « Regarde Grand-Ma, même pas la peine de crier au chauffeur que tu veux descendre, ici la porte s'ouvre toute seule... ». À cette heure, le tramway est presque vide, pas besoin de se hisser sur la pointe des pieds ou de jouer des coudes pour guetter les uniformes verts. « Tu vois Grand-Ma, je me suis habituée... ». Pas d'uniformes, mais malgré tout, un mal de ventre, il revient, souvent, de plus en plus souvent, comme un serpent dedans, qui rampe au creux de sa chair, elle n'en dit rien à personne, ne le chuchote pas non plus dans son téléphone, elle garde pour elle les torsions du reptile au plus profond d'elle. « Je me suis habituée et je travaille, Grand-Ma, chez nous, ils sont fiers, tu sais... ». Le serpent bouge dans son ventre, en même temps que son téléphone vibre, l'autre, le noir, le petit téléphone noir dans la poche arrière de son pantalon. À celui-là, elle n'attribue jamais de sonnerie, mais une vibration à laquelle elle répond aussitôt, toujours brièvement, par oui ou par non, toujours elle décroche, écoute, mais parfois reste muette.

La petite jeune fille possède trois téléphones :
le petit noir de la poche arrière, qu'elle appelle le bourdon ;
celui qui ne sert à communiquer qu'avec sa famille au Nigeria,
puis son préféré, qui contient sa musique
et dans lequel elle chuchote à sa grand-mère.

Elle tient tellement à celui-là que, quand elle ne l'utilise pas, pour être sûre de ne pas le perdre ou pour ne pas qu'on lui vole, elle lui a trouvé une cachette.

La petite jeune fille dit « oui » au bourdon collé à son oreille, et le remet dans sa poche arrière. Un vent glacial s'engouffre dans le tramway quand s'ouvrent les portes, et elle descend sans empressement. Au lieu de se diriger

à droite comme elle le fait d'habitude en courant, au lieu de se précipiter pour arriver la première et se jeter sur le grand matelas, elle prend la direction inverse, empruntant le trajet qu'elle vient de parcourir, mais à pied cette fois, car le service des trams vient de s'arrêter. Elle retourne dans la nuit, le serpent s'enroule dans son ventre. Il est trop tôt pour rentrer, c'est le bourdon qui l'a dit.

Extrait d'un roman à paraître aux éditions Gaïa.

Laurence Vilaine

*En résidence à La Marelle en octobre et décembre 2014, à Marseille
et Alger, dans le cadre du dispositif « La Marelle prend l'eau ».*

*Laurence Vilaine est née en 1965 et vit à Nantes.
Après des études d'anglais et plusieurs séjours à
l'étranger, elle se consacre à des travaux journa-
listiques. Rédactrice pour différents supports de
communication, elle est aussi auteur de guides de
voyage et de documentaires. Elle a publié son
premier roman, Le silence ne sera qu'un souvenir,
aux éditions Gaïa en 2011.*

Les Chroniques

o

Parutions récentes publiées
par les auteurs reçus à La Marelle :
petite recension sentimentale

Dans le grand cercle du monde

Joseph Boyden

Traduit de l'anglais (Canada) par Michel Lederer,
Albin Michel, septembre 2013

Joseph Boyden était invité en mai 2012 au festival CoLibriS, Vieux indigènes. Il est prévu qu'il soit en résidence à La Marelle au cours de l'année 2016.

Un cybercafé marseillais, à Noailles, en mai 2012. Murs nus, match de foot en fond sonore, le patron verse à la ronde son thé à la menthe. Je m'installe au soleil déjà chaud, la chaise de jardin en plastique en équilibre sur l'étroit trottoir. Dans la pénombre au fond, Joseph Boyden est là, penché sur son clavier, mais il est aussi à 6000 km d'ici... Il est venu pour le festival CoLibriS, qui met cette année à l'honneur les cultures et les littératures autochtones des Amériques. Chaque matin, il se ménage quelques heures d'écriture pour rejoindre les personnages de son nouveau roman. À bord de leurs canoës et vêtus de peaux de castors, des Hurons et des Iroquois parcourent les lacs et les forêts du Canada, au XVII^e siècle, où ils rencontrent de curieux oiseaux sombres annonciateurs de malheur : les Jésuites envoyés en éclaireurs pour convertir et pacifier les peuples de la Nouvelle France.

Dans le grand cercle du monde, proclame le titre français quelque peu théâtral de ce roman : tout à fait là où vit et écrit Joseph Boyden. Ce Canadien d'origine écossaise, irlandaise, et ojibwé par sa mère, partage sa vie entre La Nouvelle-Orléans et Toronto. C'est un familier du déplacement, un autochtone venu d'ailleurs. Je suis son interprète, et le témoin privilégié des rencontres avec son public, mais aussi de l'expérience singulière d'un court séjour

dans une ville étrangère, d'un décalage horaire, linguistique, culturel et personnel.

Je suis aussi une lectrice qui rencontre une personne en même temps qu'une œuvre, et qui ne peut faire abstraction ni de l'une ni de l'autre. Difficile d'échapper à l'identification entre l'auteur et son travail, dans le cas de Joseph Boyden. Ce roman qu'il achève à Noailles, troisième opus d'une série d'explorations de la destinée et de l'âme des peuples amérindiens du Grand Nord aux côtés des membres de la famille Bird, remonte aux origines d'un Canada à l'identité complexe et douloureuse. C'est en quelque sorte son « rêve mexicain » [*Le Rêve mexicain ou la pensée interrompue*, essai de JMG Le Clézio, 1988, NDLR] : la somme longuement mûrie qui ressuscite avec une grande rigueur historique, mais surtout toute la force du roman, le point de basculement, le moment où le pouvoir change de mains, où une société humaine et sa vision du monde s'étiolent avant de s'éteindre, le moment où naît, dans la douleur, le Canada d'aujourd'hui et, plus largement, le monde d'aujourd'hui.

Joseph Boyden est lui-même le pur produit de cette rencontre, brutale et inégale, entre les premières nations du grand continent et les colons européens en quête d'un Nouveau Monde. Les plumes tatouées qui ornent ses avant-bras en appellent à la fascination exotique du lecteur. Les anecdotes de son adolescence douloureuse dans une grande cité occidentale font de lui l'incarnation d'une jeunesse métissée et déracinée. Il endosse ces différents rôles de bonne grâce, avec une certaine élégance, rompu à la tradition américaine qui veut que l'écrivain se mette lui-même en scène, dévoilant

35

volontiers des pans de son intimité, sans jamais se départir d'une certaine pudeur. À la douleur qui se dégage de certaines de ses pages, il oppose un sourire chaleureux.

Dernière soirée du festival. Nous sommes attablés devant la fresque de la Cène du Bar des Maraîchers célébré par Izzo, devant les portraits de Brel et de Brassens. Joseph et Lucie Lomová, dessinatrice tchèque, s'amuse à recouvrir nos bras de symboles mystérieux. À grand renfort de feutre noir, les tatouages anishinabés répondent aux personnages de bande dessinée. Cette fois, nul besoin de traduction.

Joseph reviendra en décembre 2014 à Marseille, avant, peut-être, une future résidence à La Marelle. Je l'accompagnerai, bien sûr. Car quand le plaisir de la découverte d'un texte se double d'une rencontre humaine, mon métier ressemble fort à une belle histoire d'amitié.

Marguerite Capelle

La Lune dans le puits

*François Beaune
Verticales, septembre 2013*

*François Beaune était en résidence
à La Marelle de février à juin 2011.*

C'est l'histoire d'une rencontre et d'une histoire peut-être toujours en cours.

36 J'ai rencontré François à Marseille. Le 9 juin 2011 précisément. Nous avons convenu pour cela de la place de Lenche, dans le quartier du Panier. J'avais eu ses coordonnées par l'intermédiaire de Pascal, qui a ouvert à Marseille une maison pour des écrivains. Une maison entre ciel et terre ; elle s'appelle La Marelle. Une maison au bord des lignes. Celles de chemin de fer qui

mènent à la gare Saint-Charles toute proche. Une maison pour « de nouvelles histoires à raconter », « de nouvelles rencontres à faire ». C'est ainsi que Pascal la décrit. Une vraie maison en quelque sorte.

De notre côté aussi, à Aix-en-Provence exactement, nous avons ouvert une maison. Une maison sans mur. Puisque sans lieu. Un festival de cinéma qui compte sur l'hospitalité de ceux qui ont une maison. La nôtre ouvre quelques jours par an, en fin d'année, au mois de novembre. Un esprit de maison tout de même. Qui abrite et accueille ; qui permet la rencontre et le dialogue. Qui raconte aussi des histoires. Mais nous avec des films. Pour des histoires qui parlent de la ville. De ses bonheurs et de ses malheurs. De ses aventures. De ses espoirs et de ses désillusions. De ses désirs. De sa vie. De la vie quoi... Et chaque année, quand on prépare l'ouverture de notre maison, on essaie avec Pascal de raconter une partie de l'histoire ensemble. On n'y arrive pas forcément tous les ans. Mais chaque année, on recommence. On y pense, on en parle, on essaie. Sans savoir si ça marchera. Sans doute, la conviction qu'il y a quelque chose en commun. Quelque chose à chercher ensemble.

C'est peut-être pour ça que Pascal me dit : « J'ai reçu à la maison quelqu'un que tu devrais rencontrer. François. Il a profité de son séjour pour imaginer un voyage. Il part sillonner les villes de la Méditerranée pour récolter des histoires vraies. Des histoires que les gens ont vécu et qu'ils voudront bien lui raconter. Ça peut vous intéresser pour votre projet. »

Il faut dire que je venais d'expliquer à Pascal notre projet de vouloir raconter la ville de la Méditerranée à partir de lettres que

s'enverraient des cinéastes et des architectes. Non pas des lettres écrites. Mais filmées. Des lettres en cinéma.

Alors, place de Lenche, j'ai rencontré François. Il m'a raconté son projet. Il me semblait un peu compliqué. Mais je me souviens de son énergie. Ou plutôt de sa conviction intérieure. Il était déjà dedans, déjà parti. Je me demande même s'il ne revenait pas d'ailleurs de Barcelone. Je lui ai expliqué le nôtre. Nous, notre projet était encore « à quai ». On a parlé de ce que l'on pourrait partager, faire ensemble. On s'est séparé en se promettant de se tenir au courant...

Le temps a passé. Chacun de notre côté. Le voyage de François faisait parfois l'objet d'articles de presse. Son retour était annoncé pour 2013, avec sa cargaison d'Histoires vraies de Méditerranée.

Nous nous sommes revus le 2 juin 2013. Lors d'une séance de cinéma d'ailleurs. Et en plus, présentée par un ancien résident de la maison de Pascal. Sofiane. Éditeur et écrivain à Alger. Je me souviens, François était arrivé vêtu de l'une des splendides chemises dont il a le secret. Et il avait pris des notes sur un carnet durant le débat après les films - *Terra incognita* de Ghassan Salhab et *Millenium Mambo* de Hou Hsiao Hsien. En sortant de la séance, j'ai abordé François pour prendre de ses nouvelles. Il m'a raconté un peu de son voyage, de sa récolte d'Histoires vraies et d'un livre - recueil à paraître. Comme nous préparions l'ouverture de notre « maison sans mur » cette année-là sur le sujet de la ville méditerranéenne, j'ai proposé à François de venir raconter son voyage, ses Histoires vraies de Méditerranée. Et puis ce serait l'occasion pour Pascal et nous de raconter quelque chose ensemble. Malheureusement, Pascal n'a

pas pu être à Marseille à ce moment-là.

Avant cela, avec François, on s'est revu pour préparer sa venue. Deux fois à Marseille, je suis allé l'écouter raconter son voyage et des Histoires vraies de Méditerranée. Dans un théâtre et dans un nouveau musée ouvert cette année-là et dédié aux gens et aux histoires de la Méditerranée justement. François racontait son voyage, lisait certaines Histoires vraies.

Quand il serait chez nous, on avait décidé que de nouvelles Histoires vraies de Méditerranée seraient collectées. Que des gens d'Aix-en-Provence pourraient venir écrire avec François. En se retrouvant pour préparer cet atelier d'écriture, François m'a raconté qu'il voulait que le voyage continue. Avec lui ou sans lui. Mais qu'il continue. Que les Histoires vraies circulent et se racontent autour de la Méditerranée. Et que ce voyage soit l'occasion d'en recueillir de nouvelles. On s'est mis alors à imaginer un container des Histoires vraies de Méditerranée. Avec ceux remplis de fringues ou de pièces détachées de voiture. Qui naviguerait de port en port. Passerait du bateau à un camion. Pour sillonner les villes. S'arrêter sur les places et s'ouvrir. Laissant circuler les Histoires vraies de Méditerranée. Et en charger de nouvelles. Avant de repartir et continuer le voyage. Un voyage permanent. Un mouvement perpétuel.

Notre déjeuner, lui, s'est arrêté.

François est bien venu dans notre « maison sans mur » l'année dernière, en novembre. Il a raconté son voyage, certaines Histoires vraies de Méditerranée et est reparti avec quelques nouvelles.

Puis le temps a passé... Je suis parti à Paris tourner mon prochain film. Et étrangement,

un jour, je découvre que François est de passage avec ses Histoires vraies de Méditerranée dans la commune de Seine-Saint-Denis où je réside. Malgré l'heure tardive de ce 5 mars 2014 et la fatigue d'une journée de tournage, je rejoins François pour le saluer. Il échange encore quelques mots avec de derniers auditeurs. Puis nous prenons quelques minutes pour nous raconter ce que nous faisons, où nous en sommes. François m'apprend qu'une de ses Histoires vraies pourrait devenir un film. On lui a demandé d'en écrire un scénario. L'écrivain passe au cinéma. Et en plus une histoire qui se rapproche de celle que nous voulons raconter nous aussi. Celle de touristes dans la ville. « Même si le film n'est pas tourné, tu viens nous raconter ça à Aix en novembre alors ? »

Il faut que j'envoie un mail à François pour savoir s'il revient cette année dans notre « maison sans mur ».

Je ne sais pas trop pourquoi je vous raconte cette histoire, à l'occasion de la publication de La lune dans le puits, qui rassemble une grande partie des histoires récoltées par François, mais aussi certaines qu'il a vécues lui-même.

38 D'abord parce que Pascal m'a demandé de parler de François. Et que je ne voyais vraiment pas quelle autre histoire pouvoir raconter. Mon histoire avec François. Et puis qu'entre cette histoire de maisons et cette histoire d'Histoires vraies, je me demande si ça ne raconte pas finalement la même chose.

Dans le premier numéro de cette revue, Pascal parlait de son esprit en terme « d'accueil, de fidélité, d'amitiés et de rencontres ». Même d'un « esprit de famille ». Je ne

prétends pas faire partie de cette famille. En tout cas, en lisant ces mots, je me demande si on ne cherche pas tous finalement la même chose. Et que les maisons et les Histoires vraies, c'est peut-être pareil finalement. Ça aide à « être au monde ».

Quoiqu'il en soit, cette histoire est bien vraie. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes n'est absolument pas fortuite.

Je laisse le soin à l'écrivain François Beaune de l'accueillir - ou pas - parmi les Histoires vraies de Méditerranée.

Luc Joulé

Jamais par une telle nuit

Magali Brénon

Le mot et le reste, février 2014

Magali Brénon était en résidence à La Marelle en août et septembre 2012. Elle était accompagnée de son compagnon, le plasticien Nicolas Taurre, pour un projet de création créée entre Marseille et Tunis, dans le cadre du dispositif « La Marelle prend l'eau ».

J'ai emboîté le pas à la femme qui se met en marche.

Elle dit, j'ignore où je vais. Et dans la nuit, elle quitte son jardin et en repousse les limites. La femme endormie marche nue, elle s'enfonce dans les bois, se griffe et s'écorche aux broussailles. J'appartiens au monde sauvage, dit-elle, et elle part à sa recherche : elle descend au plus profond d'elle-même. Je pense à *L'Enfant méduse* de Sylvie Germain, parce qu'on mange de la terre, on respire l'humus, la mousse et la tourbe, et je me dis qu'il faut avoir mis ses pieds d'enfant dans cette nature-là pour en extraire les mots si justes. La femme qui marche dit qu'elle n'a pas peur du loup, et

j'aime cette idée-là. Elle n'a pas peur de dire, et moi je crains soudain de ne pas être à la hauteur de la confiance qu'elle m'accorde en me laissant la suivre.

J'ai emboîté le pas à la femme qui marche, et j'ai reçu de plein fouet ses murmures, les mots qui veulent sortir, elle dit qu'ils frappent contre les parois à l'intérieur, et cette image sans doute dit-elle un peu de moi. Ses mots font-ils écho à ceux que je bride ou que je crie tout bas, peut-être y a-t-il un peu de tout ça, je me sens terriblement vivante à les lire, je me sens terriblement femme à les entendre - ce que ça signifie ? Ses mots le disent.

J'emboîte le pas à la femme qui déchire le silence. Elle dit, je vais chercher la voix qui pourrait crier. Et sur le chemin naît le désir, qui éveille le corps endormi. La rencontre amoureuse explore le plus intime, le mystérieux et l'insoupçonnable. « Est-ce que je gagne à être connue ? » La femme dit le cœur à vif et le corps à nu. Elle fait tourner sa jupe de gitane, elle célèbre le corps qui frémit, les peaux qui se frôlent et l'évidence de ces frôlements-là. « Tombent les étoffes », comme c'est joli, elle fredonne, elle chante l'urgence de son désir, elle dit le plein, puis soudain le vide. « Marcello, tu dors ? » Surgit l'absence. Surtout ne m'aime pas, dit-il. La femme crie l'attente cruelle et l'insupportable doute, et elle apprend à se taire. Alors, au bord du gouffre, que restait-il ? Le désir vous jette dans la vie aussi violemment qu'il vous anéantit : que restait-il après lui ? Il reste un corps qui est en marche, une force dans ce corps-là, il est une voix qui continue de fouiller et ouvre les fenêtres en grand sur les pensées sauvages. *Jamais par une telle nuit.* J'ai de la terre

sous les ongles et les cheveux en bataille au sortir de ce livre, le vent me pousse et j'entends l'écho d'une voix qui vient du plus profond. J'ai écouté la femme se mettre en marche et j'ai marché sans m'arrêter, j'ai fait silence, parce que des mots forts comme ça, c'est tellement beau de les recevoir, c'est du tellement vivant, ça ne se discute pas.

Laurence Vilaine

Pages inespérées

Julio Cortázar

Récits, édition préparée par Aurora Bernárdez
et Carlos Álvarez Garriga, préface et traduction
de Sylvie Prétin, Gallimard, mars 2014.

En 2014, La Marelle a conçu et organisé
avec la meet et la MEL le colloque « Pour Cortázar ».
Dirigé par Sylvie Prétin, il s'est déroulé à Marseille en
avril, à l'abbaye de Fontevraud en mai,
et à Paris en novembre.

De Julio Cortázar *Nouvelles, histoires et autres contes* (Quarto Gallimard, 2008) était le gigot de l'œuvre. Voici maintenant la gousse d'ail. Un ensemble de textes épars, perdus, oubliés et retrouvés dans le taillis des publications en revues, dans la correspondance, dans les ébauches... Tous ont quelque chose à voir avec les cuentos achevés et leur donnent une perspective supplémentaire, sinon vraiment neuve.

Il y a là-dedans des pépites.

Je pense d'abord à quelque chose d'assez rare, au fond, dans la littérature : un conte qui est la suite d'un autre par l'auteur lui-même. Ici « Ciao, Vérone », qui vient éclairer « Les faces de la médaille » qui était dans *Façons de perdre* : une femme pourtant attirée se refusait à un homme. Ici, on apprend mieux pourquoi. Est-ce vraiment

39

l'explication d'un conte par un autre ou simplement une interprétation parmi des possibles ? Est-ce un repentir, une nouvelle couche de peinture sur la toile ? Un secret intime qu'il fallait d'abord taire ? Une révélation tardive comme il y a des vendanges ? C'est en tout cas un double fond, un tiroir caché qui a pris son temps pour être mis au jour. Il faut lire le diptyque.

Quoi d'autre ? On retrouve *Cronopes et Fameux*, avec quelques items supplémentaires dans la série, idem pour *Un certain Lucas*, dont s'enrichit le classement raisonné de ses aventures cocasses. C'est le Cortázar infiniment plus drôle que sa réputation parfois ne le montre. Il n'y manque même pas l'irrésistible apologue politique et religieux « La foi dans le Tiers-Monde » qui en dit plus long, par le rire, que Frantz Fanon lui-même.

Un morceau intitulé « En Matilde » pétrifie le sujet-personnage pour, a contrario, douer de volonté les choses matérielles : « Au café du coin, il y a toujours un sandwich qui veut se mettre dans ma main... ». Animé/inanimé, c'est une occurrence particulièrement troublante du monde à l'envers. Plus loin, c'est l'eau qui est heureuse et non le gosier. Ailleurs ce sont « les rideaux de fer qui guillotinent la semaine ».

« Ah, dis-je, moi qui suis si éloquent. »

40 Cortázar s'amuse avec ce qui serait justement son envers (là encore, la médaille et ses deux faces). Celui qui parle avec faconde, qui raconte de façon tellement coulée qu'il vous fait avaler des couleuvres fantastiques grosses comme des vaches qui seraient en sucre d'orge, celui qui est le plus à même de commencer et finir une phrase qui est un feu d'artifice, verse son écot au bassinet du

contraire. Le court texte « Théorie du crabe », auto-ironique, est une sorte de régression dans le métier de la phrase, régression jusqu'au néant du dire qui est un ressourcement. Dans le cirque du langage, les plus belles et réussies figures jouent avec tous les déséquilibres, les doutes, les coquilles typographiques, les mots à facettes, glissant entre les doigts comme des savonnets. C'est toute cette expérience qui affleure ici, ne reniant rien de la magnifique prestidigitation cortázarienne sur la question du temps. La dissection, dans « Hôpital blues », de la temporalité spécifique à l'enfermement hospitalier est admirable. Finesse des petites choses piquantes. C'est diabolique. Et Cortázar nous apprend que le diable est dans les miettes.

Jacques J•uet

BRÈVES NUMÉRIQUES

Rencontres, réflexions, pratiques : [lire+écrire] est un livre numérique qui traite... du livre numérique. Cet ouvrage collectif, en téléchargement gratuit, contient les réflexions d'auteurs, mais aussi de graphistes-maquettistes, d'artistes, de chercheurs, de juristes, de bibliothécaires, de médiateurs du livre et de critiques littéraires. Il propose entre autres des fragments d'ateliers d'écriture numérique et offre un partage de ressources et d'expériences passionnantes.

Fruit d'un partenariat entre la région des Pays de la Loire et l'éditeur publie.net, le livre est issu de rencontres menées autour du blog [lire+écrire]numérique, conçu et animé par Guénaél Boutouillet et Catherine Lenoble.

www.lirecriterenumerique.wordpress.com

L'un des intérêts de la publication en numérique est son accessibilité immédiate, quel que soit l'endroit où l'on se trouve et le pays où le livre est publié. Avec parfois l'agréable surprise de découvrir ailleurs, dans sa propre langue, ce que l'on ne trouve pas chez soi. Ainsi, c'est par l'Italie qu'il faut passer pour relire, après une publication éphémère dans *Libération*, *Lui, président* de Patrick Deville. Ce savoureux mini-portrait de François Hollande a été écrit durant la campagne présidentielle de 2012, en particulier au cours d'un déplacement à Marseille. Le texte est édité directement en français, donc, dans la toute récente collection « Collirio » dirigée par l'écrivain Roberto Ferrucci aux éditions Terra Ferma. L'ambition est de proposer ou de repropo-
ser « tous ces livres qui pourraient difficilement trouver aujourd'hui le chemin de la publication » : trop courts, trop longs, trop dispersés, épuisés, etc. Parmi les autres auteurs proposés, Diogo Mainardi, Arno Bertina, Renzo di Renzo...

<http://collirio.terra-ferma.it>

Les contributeurs

Marguerite Capelle – Chargée de mission à l'association Les petits débrouillards, elle est interprète de l'anglais pour plusieurs festivals littéraires et traductrice littéraire.

41

Luc Joulé – Cofondateur d'*Image de ville* à Aix-en-Provence, il assure la direction artistique du festival du film sur l'architecture et l'espace urbain. Il est également cinéaste.

Laurence Vilaine – Rédactrice, auteur de guides et de documentaires, son premier roman s'intitule *Le silence ne sera qu'un souvenir*. Voir page 33.

Jacques Jouet – Poète, romancier, nouvelliste, auteur de théâtre, essayiste et artiste plasticien, il est membre de l'Oulipo. Il était l'un des invités du colloque « Pour Cortázar ».

S'abonner à la revue [La première chose que je peux vous dire...](#), c'est aider La Marelle à faire émerger de nouveaux projets littéraires en soutenant les auteurs, afin de faire connaître la diversité et la richesse de la création contemporaine.

Bulletin d'abonnement

[La première chose que je peux vous dire...](#) paraît trois fois par an.

Le prix de l'abonnement est de 15 € pour un an (3 numéros),
et de 28 € pour deux ans (6 numéros).

Les frais de port sont offerts (pour la France métropolitaine).

Pour s'abonner, remplir ou recopier le bulletin ci-dessous en y joignant
votre chèque adressé à l'ordre de *Des auteurs aux lecteurs* et en l'envoyant
La Marelle, 41 rue Jobin, 13003 Marseille.

N°m et prén°m (•tu structure et n°m du resp°nsable)

Adresse de livrais°n

C°de p°stal & Ville

Adresse mail

Je souhaite m'abonner pour

☐ 1 an, les 3 prochains n°s (15 €)

☐ 2 ans, les 6 prochains n°s (28 €)

Vous pouvez également faire découvrir la revue de La Marelle à un(e) ami(e).

Nous serons ravis de lui envoyer un exemplaire gratuit.

N°m et prén°m (•tu structure et n°m du resp°nsable)

Adresse de livrais°n

C°de p°stal & Ville

Adresse mail

Le Minuscule

Cette revue est intégralement rédigée en Minuscule, un caractère typographique pour les très petits corps conçu par Thomas Huett-Marchand. Celui-ci l'a imaginé après son arrivée à l'Atelier National de Recherche Typographique (ANRT), quand il a découvert les travaux d'un ophthalmologue du XIX^e siècle, le docteur Émile Javal, lequel avait développé une incroyable « Théorie des Impressions Compactes ». Ce caractère existe en cinq dessins différents et s'inscrit dans un vaste travail de recherche sur les limites de la lisibilité typographique.

Le Minuscule a reçu le *Certificate of Excellence in Type Design* du Type Directors Club de New York dans le concours TDC2 2005. Erik Spiekermann l'a également élu *Favourite Font of 2007* et Paul Shaw comme l'une des *Ten Typefaces of the decade* dans *Imprint*. La première chose que je peux vous dire... et l'équipe de La Marelle sont heureuses de contribuer à sa diffusion.

La première chose que je peux vous dire...

Incipit de *La Vie devant soi* d'Émile Ajar (Romain Gary),
Mercure de France, Paris, 1975.

Directeur de publication : Claude de Peretti

Rédacteur en chef : Pascal Jourdana

Rédaction et correction : Fanny Pomarède, Pascal Jourdana
et les contributeurs ayant participé à ce numéro.

Création graphique : www.atelierpacalo.com/

Contact : 04 91 05 84 72 ou contact@villa-lamarelle.fr

L'association Des auteurs aux lecteurs bénéficie, pour son programme de résidences d'auteurs, de l'aide de la Ville de Marseille, de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, de la Direction Régionales des Affaires Culturelles de PACA.

43

Achevé d'imprimer à Marseille en septembre 2014 par l'imprimerie Print Concept

pour le compte de La Marelle, association Des auteurs aux lecteurs.

Tirage : 500 exemplaires

Dépôt légal : 4^e trimestre 2014



6 euros
ISSN 2274-3154